

Robert Bober

Quoi de neuf sur la guerre ?

Roman



P.O.L.

Quoi de neuf sur la guerre ?

Robert Bober

Quoi de neuf sur la guerre ?

Roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur 1993
ISBN : 2-86744-373-3

A la mémoire de mes parents

Première partie

« Savez-vous quoi, Reb Scholem Aleï'hem,
nous voulons plutôt parler de quelque chose
de gai : Quoi de neuf sur la guerre ? »

Cholem Aleïchem,
(*Tévié le laitier*).

« La guerre est finie, mais surtout ne le
répétez pas. »

Franc-Tireur, le 8 mai 1945.

Abramowicz

Mon nom, c'est Abramowicz. Maurice Abramowicz. Ici, à l'atelier, on m'appelle Abramauschwitz. Au début parce que ça nous faisait rire. Maintenant, c'est plutôt par habitude. C'est Léon le presseur qui avait trouvé ça. Pas tout de suite, il n'avait pas osé. Parce que tout de même un ancien déporté, c'est d'abord un ancien déporté même si c'est un bon mécanicien.

Comme mécanicien je ne crains personne. Surtout en rapidité. Quand je me suis présenté ici en début de saison, on était deux pour la place. C'est-à-dire que d'autres sont venus aussi avec le journal sous le bras, mais on était déjà à la machine. L'autre, il était jeune et fort, et à sa manière de regarder le modèle j'ai vu tout de suite qu'il

connaissait bien le métier. Pourtant, quand quarante minutes après je finissais de monter la deuxième manche, il commençait seulement à placer le col. Lorsque j'ai accroché le manteau terminé sur le mannequin, il a relevé la tête en souriant et m'a dit que s'il avait su tout de suite que j'étais un « greener » ⁽¹⁾, il n'aurait même pas cherché à faire la course. Le patron lui a payé sa pièce et il est parti se chercher une autre place. Après, j'ai fait la connaissance avec l'atelier.

Il y a trois machines à coudre. Une pour moi, juste en face une autre pour Charles, un mécanicien qui connaît le patron depuis avant la guerre mais qui ne dit jamais un mot, et la troisième pour le patron, mais il ne s'en sert pas souvent. Il coud les doublures et les modèles. Parfois il fait encore un vêtement sur mesure mais son travail à lui c'est surtout la coupe.

Toutes les semaines, après avoir livré chez Wasserman, il étale le tissu sur sa table de coupe et place le patronage dessus le mieux possible pour économiser. C'est à ce moment qu'il chante des chansons qu'on n'entend pas à la radio. Il dit que c'est des chansons de music-hall et d'avant-guerre. Sa

(1) *En yiddish : immigrant fraîchement débarqué. Aux USA on dit : « greenhorn » ; en France : un « bleu ».*

femme, Mme Léa, quand elle chante c'est en yiddish. Mais tout ça c'est pas très important parce qu'en saison on fait tellement de bruit avec les machines qu'on n'entend pas chanter.

Et puis elle est pas toujours là, Mme Léa, elle a deux enfants : Raphaël qui a treize ans et sa petite sœur Betty. C'est une famille complète.

Le samedi on vient aussi travailler parce qu'on court tous après le travail. Mais ce jour-là, l'après-midi, Mme Léa vient avec du thé dans des grands verres et du gâteau qu'elle a fait elle-même. Charles, qui ne dit jamais rien, dit merci et boit son thé brûlant à petites gorgées, et chaque fois avant de reprendre son travail il essuie lentement ses lunettes.

Mme Léa nous regarde Charles et moi comme des enfants. Quand on a fini on dirait qu'elle soupire un peu et puis elle ramène les verres à la cuisine.

Le travail qu'on sort avec Charles suffit pour occuper trois finisseuses. Ici, en France, j'ai remarqué que les finisseuses sont rarement juives. C'est-à-dire que des fois y'a une jeune qui est juive mais elle finit vite par se marier avec un mécanicien et ils deviennent patrons.

A l'atelier il y a une des finisseuses, Mme Paulette, qui est juive mais elle est vieille. Elle veut faire goy quand elle parle et dit qu'elle a l'accent alsacien.

Mais Léon, lui, m'a dit que son accent yiddish était presque aussi fort que le mien.

Les deux autres finisseuses s'appellent Jacqueline et Andrée. Andrée, on l'appelle Mme Andrée parce qu'elle a été mariée et qu'elle a divorcé. C'est peut-être pour ça qu'elle est triste. C'est pas qu'elle est vraiment triste, mais elle ne rit jamais.

C'est vrai aussi qu'en général quand on rit à l'atelier c'est parce qu'on a raconté une histoire en yiddish.

Ma mère me racontait qu'à Szydlowiec, en Pologne, sa mère à elle lui disait toujours :

« Le yiddish est la plus belle des langues !

– Et pourquoi ? lui demandait ma mère.

– Rayselé, lui répondait sa mère, c'est parce que dans le yiddish on comprend chaque mot. »

Mais Mme Andrée, elle, même quand on parle en français elle ne rit pas. Comme si elle ne comprenait pas chaque mot en français. On pourrait croire que c'est à cause de l'accent, mais Léon, le presseur, il est presque né en France et avec lui non plus elle ne rit pas. Quand il m'a appelé Abramauschwitz la première fois, on s'est arrêté de travailler tellement on a ri. Mme Andrée, elle est devenue toute blanche. Si j'avais pas ri moi aussi, elle aurait sûrement dit quelque chose à Léon : qu'on plaisante pas avec des choses pareilles, que les non-Juifs plaisantent,

eux, avec ça, bon d'accord, à la rigueur, mais pas ici, pas à l'atelier, pas les Juifs qui, eux, savent.

Un autre matin déjà, elle était arrivée toute blanche. Elle avait entendu un chansonnier, Jean Rigaux, dire une chose terrible à la radio sur les camps : « Que c'étaient pas des crématoires, mais des couveuses ! » Du coup, Léon aussi était devenu tout blanc. Personne n'avait rien dit dans l'atelier. Tout se passait dans la tête. Moi j'ai pensé : qu'il crève le chansonnier. M. Albert, le patron, n'a pas chanté de la journée et on n'a plus entendu que le bruit des machines et celui que fait la vapeur qui sort de la pattemouille de Léon quand il pose dessus son fer à gaz.

J'aime bien Mme Andrée, et quand elle devient toute blanche, ça me serre le cœur. On dirait qu'on voit au travers. Surtout elle qui est brune. Ça lui va mieux quand elle a les joues rouges, ce qui lui arrive souvent parce qu'elle rougit facilement.

Dans la famille on a toujours aimé les joues rouges. C'est un signe de bonne santé, disait ma mère. En Pologne, quand elle voyait passer sur le trottoir d'en face les filles polonaises elle enviait toujours leurs joues rouges sous leurs tresses blondes. Elle ne s'en consolait que par une malédiction.

Il y a quelques jours, Mme Andrée a encore eu les joues toutes rouges. Elle m'a demandé, comme la

morte-saison approchait, si je voulais bien lui faire un manteau pour l'hiver mais que, bien sûr, elle me paierait mon travail. Alors le soir, quand elle a eu fini de poser les doublures et qu'elle a retiré sa blouse bleue, je lui ai pris les mesures. Elle portait un corsage blanc en rayonne et une jupe noire toute droite et se tenait debout devant moi sans rien dire. Tour de poitrine : 94. Je me suis penché un peu. Tour de taille : 67. Je me suis baissé et j'ai passé le centimètre autour des hanches : 100. Un vrai « stockman » ⁽¹⁾ taille 42.

J'ai mis les mesures dans le tiroir de ma machine et j'ai continué un peu mon travail tout en pensant à Mme Andrée. Peut-être qu'un jour, si je la vois rire quand elle entendra Léon m'appeler Abmauschwitz, je lui demanderai si elle veut bien s'établir à son compte avec moi.

(1) Marque de mannequin très répandue chez les confectionneurs.

Première lettre de Raphaël

Manoir de D.

Chère Maman et cher Papa,

Je vous écris du château où nous sommes bien arrivés. Nous sommes très nombreux à la colonie de vacances et il n'y a pas assez de chambres pour tout le monde au château alors les plus grands de treize à quinze ans dont je fais partie dorment dans des grandes tentes qu'on appelle des marabouts. Betty dort au château dans une chambre ronde. Nous mangeons tous dans une grande salle du château et la nourriture est meilleure qu'à la pension de Clamart. Dans cette salle il y a un grand orgue mais on n'a pas le droit d'y toucher. On nous a dit que le château appartenait à des curés avant mais que pendant la guerre il avait été réquisitionné par les

Allemands. Dans le château il y a aussi une salle pour les travaux manuels, c'est de cette salle que je vous écris. Le courrier est obligatoire une fois par semaine mais il y en a qui n'écrivent pas parce qu'ils disent qu'ils n'ont personne à qui écrire. A propos de Clamart, vous savez qui j'ai retrouvé à la colonie ? Raphaël I^{er} ! Vous vous souvenez, il était avec moi à la pension. Je vous avais raconté qu'on l'avait appelé Raphaël I^{er} parce que quand je suis arrivé à la pension ça faisait deux Raphaël. On s'est tout de suite installés l'un à côté de l'autre dans la tente parce qu'on se connaissait déjà. Maintenant, on connaît nos vrais noms. Quand j'ai raconté qu'à la pension j'avais passé le DEPP⁽¹⁾ sous le nom de Blondel et que ça m'avait fait perdre un an, on pleurait tous de rire. La grande sœur de Raphaël I^{er} est monitrice à la colonie. Les moniteurs sont très gentils et ils nous ont parlé de la Résistance le premier soir à la veillée qui s'est tenue dans le réfectoire. On nous a appris le chant des partisans soviétiques, je le connais presque par cœur et je vous le chanterai en revenant après la colonie.

Il y a un moniteur qui s'appelle Simon mais on l'appelle Lieutenant parce qu'il a été jusqu'à Berlin

(1) *Diplôme de l'enseignement primaire public (examen d'entrée en classe de sixième).*

Quoi de neuf sur la guerre ?

En principe rien, puisqu'elle est finie.

Nous sommes en 1945-1946, dans un atelier de confection pour dames de la rue de Turenne, à Paris. Il y a là M. Albert, le patron, et sa femme, Léa. Leurs enfants, Raphaël et Betty. Léon, le presseur. Les mécaniciens, Maurice, rescapé d'Auschwitz et Charles dont la femme et les enfants ne sont pas revenus. Et les finisseuses, Mme Paulette, Mme Andrée, Jacqueline. Et il y a l'histoire de leurs relations et de leur prétention au bonheur.

Dans l'atelier de M. Albert, on ne parle pas vraiment de la guerre. On tourne seulement autour même si parfois, sans prévenir, elle fait irruption. Alors les rires et les larmes se heurtent sans que l'on sache jamais qui l'emporte. Alors, « ceux qui ont une idée juste de la vie » proposent simplement un café ou un verre de thé avec, au fond, un peu de confiture de fraises.

1981-1982. Trente-cinq ans après, quoi de neuf sur la guerre ? Rien de neuf sur la guerre. Parce que, comme le disait M. Albert en 1945 : « Les larmes c'est le seul stock qui ne s'épuise jamais ».



110 F
936110-0
ISBN : 2-86744-373-3
09-93



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS